

CHRONIQUE:

SYMPOSIUM

LE PREMIER SYMPOSIUM POUR LA FEMME FRANCOPHONE EN ONTARIO (les 25 et 26 octobre 1985)

*Causerie prononcée par Yolande Grisé sur le thème
"J'ai fait du chemin . . . Maintenant je pense à demain"*

Le jour où Madame Gisèle Lalonde, alors présidente du Conseil des affaires franco-ontariennes (le C.A.F.O.), m'a téléphoné pour me proposer de prendre la parole au premier Symposium pour la femme francophone en Ontario, j'ai compris qu'il se passait des choses pas ordinaires sous notre ciel ontarien. On sent passer l'histoire dans ce "château du Port" (Harbour Castle) et elle nous frôle de très près. Un événement pareil montre que le mouvement des femmes, du moins en Occident, est un courant irréversible comme une sorte de Renaissance en voie de germination dans la pourriture latente des vieux systèmes.

J'ai pourtant hésité avant d'accepter cette magnifique invitation. J'ai hésité non parce que je n'avais pas envie de participer à ce grand rassemblement historique de femmes qui parlent et se parlent de leur condition de femme en français dans une province unilingue anglophone et dans une ville où, en dépit de l'existence de près de 100,000 francophones, on a publié un livre intitulé *The Invisible French*. Bien au contraire. En cette année 1985 qui marque le terme de la fameuse Décennie des femmes décrétée à l'occasion de l'Année internationale de la femme en 1975, je trouvais on ne peut plus approprié de célébrer, à notre façon, dix ans d'efforts soutenus, et pas toujours récompensés, pour améliorer la condition des femmes sur la planète et, du même coup, relever la dignité humaine dans son ensemble.

Notre symposium vient donc s'inscrire tout à fait à propos dans le sillage, combien bouillonnant, de la Conférence mondiale des Nations-Unies sur la femme qui s'est tenue à Nairobi, au Kenya, du 15 au 26 juillet 1985. On doit savoir gré aux organisatrices de cette rencontre-ci de permettre aux Ontariennes de participer, à leur tour et à leur manière, à cette

réflexion décennale du plus grand mouvement de notre époque qui aura tenté d'infléchir le cours des choses sur cette terre: le mouvement des femmes. De retour dans nos régions et milieux respectifs, chacune d'entre nous devrait faire sa part et communiquer à son entourage, à ses connaissances, à ses amies, à sa parenté, à sa famille un compte-rendu détaillé de ces retrouvailles exceptionnelles afin que toutes puissent partager l'espoir qu'un tel événement soulève pour notre monde désenchanté.

Alors, me direz-vous, devant une occasion aussi belle pourquoi avoir hésité? J'ai hésité un moment avant de répondre affirmativement à Madame Lalonde parce que, prise ainsi au dépourvu, je me suis demandé si la voix d'une professeure et d'une professeure d'Université, par-dessus le marché, n'allait pas brouiller la spontanéité des ondes de cette première grande communication de femmes.

En outre, le thème de la rencontre me semblait vaste comme la vie des femmes. Je me demandais comment l'aborder d'une façon honnête, intelligente, originale, passionnante, qui pourrait faire oublier le dessert? Qu'est-ce que les femmes francophones de l'Ontario pouvaient bien attendre de cette causerie? Qu'on y parle des femmes, en général, et de ce qui les caractérise en particulier? Qu'on décrive les femmes francophones en milieu minoritaire et les oppose aux femmes anglophones de la majorité? Ou encore qu'on compare les Ontariennes à leurs compatriotes québécoises? Ou même, enfin, qu'on relie toutes ces questions en une énorme ratatouille ou une copieuse macédoine, comme on préfère, qu'on aurait du mal à avaler en vingt minutes?

Oui, pendue au fil de téléphone, dans ce petit moment d'hésitation, ma pensée

EN A FAIT DU CHEMIN, comme chacune de nous dans sa journée d'hier, dans sa vie de tous les jours, depuis l'arrivée des premières pionnières dans l'Ontario d'autrefois.

Et c'est en pensant à l'avenir que j'ai accepté de prendre la parole. Dresser le bilan de la vie des femmes qui nous ont précédé serait une longue histoire et cela risquerait de nous retenir à table assez longtemps. À ce sujet, on aura sans doute remarqué l'exposition de photos montée par l'actuelle responsable des archives au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Madame Lucie Pagé, qui montre en quelques images éloquentes différents aspects de la vie des Canadiennes-françaises de l'Ontario d'une époque pas si lointaine. Oui, les femmes d'ici ont fait du chemin; n'ont-elles pas, d'ailleurs, ici comme ailleurs, ouvert le chemin? Il serait temps qu'on entreprenne des recherches tangibles sur tout ce chemin parcouru et qu'à l'exemple du travail réalisé sur l'histoire des femmes au Québec, un collectif de femmes ontariennes prépare un ouvrage solidement documenté et illustré sur les réalisations de toutes sortes accomplies par ces générations de femmes méconnues qui ont assuré, à travers leurs corps et leurs rêves, la survie de l'Ontario français. Le C.R.C.C.F. espère avec impatience accueillir des projets de femmes que le gouvernement de l'Ontario et le gouvernement fédéral pourraient financer.

Alors, parlons-en de cet avenir qui nous concerne toutes directement. Voici donc brièvement présenter deux ou trois choses qui me préoccupent en tant que femme francophone vivant en Ontario, en 1985, quand JE PENSE A DEMAIN: à demain matin, à demain après-midi et à demain soir, c'est-à-dire à l'avenir à

court terme, à moyen terme et à long terme.

Et si vous me le permettez, je commencerai par la fin, non seulement pour introduire un peu de fantaisie à une époque qui en manque terriblement, mais parce qu'il m'apparaît utile d'avoir une certaine vision du long terme au moment de poser des gestes à court terme. Et l'utilité majeure de procéder de cette façon, c'est de recréer la confiance, en écartant les fausses questions qui ne mènent nulle part, sauf au découragement, à la démission ou à l'indifférence. Alors posons-la cette angoissante question de la survie de la collectivité franco-ontarienne ou ontarioise au XXI^e siècle? En tant que directrice d'un Centre de recherche en civilisation canadienne-française qui accorde une importance particulière aux études ontariennes, le sort de la collectivité toute entière de l'Ontario français me préoccupe assurément, surtout au moment où la culture canadienne-française que nous partageons avec le Québec et les autres communautés de l'Est et de l'Ouest canadiens, à l'instar de la civilisation occidentale contemporaine, d'ailleurs, est en pleine crise. Cependant, j'ajoute aussitôt qu'à ce terme de "crise," je préfère substituer celui de "mutation," qui me paraît mieux correspondre à la réalité qui est nôtre. En effet, en vertu même de sa définition, la crise, n'exprime-t-elle pas une *phase* critique, une période donc plus ou moins prolongée, selon le cas, critique, il est vrai – et d'autant plus critique que la crise est profonde –, mais tout de même une période *passagère* de la transformation vitale que connaissent un groupement humain, une société, une civilisation entière au même titre que chaque être vivant, puisque le changement comme le mouvement est la propriété de la VIE.

Notre civilisation est donc en pleine mutation et ça fait mal. Dans ce contexte, la survie de l'Ontario français est-elle assurée? Allons-nous disparaître un jour? C'est le poète Valéry qui disait que "Désormais, nous savons, nous, civilisations, que nous sommes mortelles." Des sociétés, des civilisations et des empires beaucoup plus nombreux, beaucoup plus structurés, beaucoup mieux protégés que la collectivité franco-ontarienne ont disparu dans le cours de l'histoire humaine. Par exemple, la vieille civilisation chinoise, la civilisation égyptienne, l'empire romain, l'empire britannique, pour ne nommer que ces cas. Un jour, si cela peut nous consoler, notre puissant

SYMPOSIUM POUR LA FEMME FRANCOPHONE

RAPPORT
Février 1986

Conseil des Affaires franco-ontariennes

4^e étage, édifice Mowat
Queen's Park
Toronto (Ontario)
M7A 1C2

(416) 965-0598



voisin, l'empire américain, ou son rival, le géant soviétique, subiront le même sort.

Mais cette disparition n'est jamais totale, c'est la nécessaire transformation de la vie. Et c'est précisément parce que nous sommes promis nous aussi à cette transformation que surgissent la nécessité et l'urgence de s'affirmer authentiquement, de faire entendre notre voix particulière, de donner la pleine mesure de notre chant, d'exprimer l'originalité de notre expérience humaine, dans l'histoire du monde, de réaliser ce qui "vit" en nous DE MEILLEUR pour la suite de ce monde. Et nous les femmes, à qui le pouvoir sacré de la création a été confié, nous devrions comprendre cela mieux que quiconque et lutter pour que la vie arrive à s'exprimer librement et pleinement dans le contexte épineux et bourré d'obstacles de notre destin franco-ontarien. Et pour y arriver, nous devons d'abord et surtout compter sur nous-mêmes, être vigilantes ensemble, pour affranchir la vie à travers nous, où que nous nous trouvions.

À moyen terme, cette fois, quel est le principal objet de mes préoccupations quand je pense à demain... après-midi. En cette Année internationale de la jeunesse qui clôturera pour ainsi dire la Décennie des femmes, je vois un symbole d'espoir, mais aussi une interpellation spéciale devant le sort des adolescentes ontariennes d'aujourd'hui qui deviendront des femmes adultes dans une société largement modifiée.

Lorsque celle qu'on nomme la mère du

féminisme américain, l'écrivaine de 64 ans Betty Friedan, conférencière invitée à la 7^e rencontre annuelle Ben-Gourion tenue à Montréal ces jours derniers, dénonce ce qu'elle appelle "le faux débat" de la pornographie dans lequel lui paraît s'enliser le mouvement féministe nord-américain et déclare que "la véritable obscénité, c'est la pauvreté des femmes," on ne peut lui donner tort. Ce qui déprave la sexualité, affirme-t-elle, c'est la dégradation économique des femmes (*Le Devoir*, 18 oct. 1985, p. 1 et p. 10). Devant ce constat, qu'on peut observer également chez les femmes francophones de l'Ontario, Madame Friedan propose des solutions politiques globales qui donneront aux femmes des garanties de survie économique: par exemple, les services de garderie, l'amélioration et l'aménagement des conditions de travail à temps partiel, les congés parentaux, etc.

À mon avis, à ces solutions, on doit en ajouter une autre qui m'apparaît primordiale quand on considère l'avenir des jeunes franco-ontariennes doublement défavorisées sur le marché du travail en tant que femmes et en tant que francophones. En effet, cette dégradation économique des femmes de notre milieu s'aggravera, d'une part, tant et aussi longtemps que l'analphabétisme, la sous-scolarisation, le décrochage scolaire ne seront pas sérieusement enravés et, d'autre part, tant et aussi longtemps que des politiques précises ne seront pas arrêtées pour permettre réellement aux jeunes Ontariennes d'accéder en plus grand nombre, pour ne pas dire en masse, à la formation professionnelle, aux études avancées ou supérieures dans tous les domaines.

Alors qu'en Ontario, un effort important et héroïque, dans les circonstances, a été apporté à l'éducation secondaire en français, la valorisation des études techniques, spécialisées et supérieures auprès des Franco-Ontariennes est encore balbutiante. Cet objectif devrait constituer pour les dix prochaines années à venir un cheval de bataille privilégié si nous voulons assurer l'autonomie de la femme de demain en Ontario français. C'est moralement, intellectuellement et matériellement que les jeunes Ontariennes doivent être persuadées de la nécessité de poursuivre des études dans toutes les disciplines après la fin du cours secondaire.

Et cela, pour deux raisons majeures, au moins. La première, parce que la société

se transforme rapidement et que des connaissances "objectives" seront désormais indispensables pour comprendre et interpréter ce monde de plus en plus sophistiqué dans lequel on évoluera et pour accéder à un marché du travail rémunérateur de plus en plus exigeant au niveau des compétences techniques et intellectuelles. Dans ce monde du travail qui est en train de se constituer à un rythme très rapide et à très grand prix sur le plan des ressources humaines, l'époque qui vient s'annonce comme devant être celle des "cerveaux" après que l'on a connu celle du "muscle naturel" des masses ouvrières du XIXe siècle et celle des "muscles artificiels" des robots industriels au XXe.

Quant à la seconde raison qui motive la nécessité de valoriser les études post-secondaires dans toutes les disciplines, humaines et scientifiques, chez les filles de l'Ontario français, elle repose précisément sur la perspective d'un monde du travail transformé par l'intelligence dite artificielle, perspective qui offre aux femmes la chance inégalée jusqu'à maintenant de prendre leur juste part, dont elles ont été trop longtemps privées, dans le monde "muscularisé" du travail. En effet, dans l'ère informatique qui s'installe, la discrimination musculaire de la force physique ne devrait plus constituer d'obstacle majeur dans le partage d'emplois où les capacités intellectuelles prévaudront. Il faut se rappeler que c'est sous les traits d'une femme que les vieux mythes de la Grèce représentaient déjà, dans les temps anciens, la déesse de l'intelligence (Athéna/Minerve) ou encore celle de la sagesse-raison (Métis). Tous nos espoirs sont donc fondés.

À court terme, maintenant, qu'est-ce que j'entrevois à notre sujet, quand je pense à demain . . . matin?

Depuis deux jours, nous soulevons un tas de questions urgentes, touchant toutes les sphères de l'activité humaine, parce que les Franco-Ontariennes ont des luttes à mener sur tous les fronts à la fois pour VIVRE AU FÉMININ FRANÇAIS dans cette province. Le combat apparaît, plus souvent qu'autrement, inégal et le découragement peut survenir, surtout dans les moments de fatigue (qui se multiplient, car les femmes ne se ménagent pas).

Toutefois, j'aimerais rappeler que, pour affronter tous ces problèmes, nous avons à la portée de la main un élément de solution dont nous n'avons pas encore

parlé de façon explicite à notre Symposium, mais sans lequel nous ne nous serions pas même rassemblés ici. Je veux parler de ce moteur de toute civilisation qu'est la *culture*. Je veux parler de cette culture canadienne-française de l'Ontario, de cette culture franco-ontarienne dont nous vivons, qui nous fait vivre, sans que nous en soyons suffisamment conscientes. Les Ontariennes d'aujourd'hui ont hérité de traits spécifiques de ces milliers de femmes anonymes, fortes ou fragiles, qui ont humanisé et civilisé dans cette langue française apprise dans les bras de leur mère et transmise par elles aux générations suivantes, ces contrées du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest de l'Ontario, par 40 degrés sous zéro l'hiver ou par chaleur accablante l'été, à coups de naissances qui leur ont déchiré le ventre et la vie, et avec un courage, Mesdames! qui ne s'est jamais démenti. "La culture," a dit Gabriel Garcia Marquez, "c'est une richesse aussi grande que le pétrole." En tous les cas, c'est, à mon avis, une source d'énergie capable de mettre en branle et de soulever des masses d'inertie. Mais, pour cela, il ne faut pas la laisser au fond du baril!

C'est en nous tournant vers cette culture authentique, profonde, créatrice, vers cette "manière d'être au monde" qui définit notre originalité, qu'on le veuille ou non, qu'on le comprenne ou non, qu'on y croit ou non, que nous trouverons des solutions qui seront vraiment accordées à nos besoins et à nos vies. C'est d'abord en nous-mêmes en tant qu'êtres individuels bien sûr, mais aussi et surtout en tant que membres d'une collectivité originale, différente, diversifiée dans ses expériences que nous trouverons ENSEMBLE des solutions durables.

Au surplus, en puisant dans la culture dont elles sont issues, qu'elles ont créée, contribué à maintenir vivante et à enrichir par leurs réalisations de toute nature, les Ontariennes d'aujourd'hui exploiteront à leur profit les qualités essentielles de cette identité franco-ontarienne qui ont fait leur preuve dans le passé et dont les atouts demeurent aujourd'hui, plus que jamais, enviés: l'amour inconditionnel de la langue française, le sens de la communication verbale et de l'animation communautaire, la confiance en soi et dans la vie malgré l'échec, l'acharnement dans la persévérance, l'esprit de tolérance et le respect des cheminements de chacune (qu'on a développés au sein des familles nom-

breuses), la solidarité dans l'épreuve et dans le succès, sans laquelle rien ne peut s'accomplir, le talent inné de l'organisation, le goût de la liberté, le souci de la justice, l'entrain dans l'effort, un sûr et grand instinct dans l'art de vivre et, par-dessus tout, l'abondante vitalité d'une imagination innovatrice.

J'aimerais terminer cette allocution par une brève réflexion sur la situation doublement minoritaire qui caractérise la condition des femmes francophones en Ontario.

Pour certaines d'entre nous, cette double difficulté de VIVRE AU FÉMININ FRANÇAIS en Ontario peut paraître insurmontable. C'est peut-être le cas. Mais c'est notre vie. Il y en a de plus cruelles, ce qui n'enlève rien, bien entendu, aux contradictions, parfois irréconciliables, de la nôtre.

Mais j'ajouterai ceci: en tant qu'êtres humains, tous tant que nous sommes, hommes, femmes, enfants, nous faisons partie de la minorité. La MAJORITÉ, elle, dort six pieds sous terre, dans les cimetières du monde. Cette constatation ne devrait jamais quitter notre esprit et devrait nous inciter à penser en songeant à demain qu'ÊTRE MINORITAIRE, PAR LES TEMPS QUI COURENT, C'EST PEUT-ÊTRE ENCORE, QUI SAIT, LA VOIE LA PLUS SÛRE POUR RESTER VIVANT!

Yolande Grisé est Directrice du Centre de recherche en civilisation canadienne-française à l'Université d'Ottawa.

THE
CANADIAN
COMMITTEE
FOR
UNIFEM
(formerly the Canadian Committee for the UN Voluntary Fund for Women)
hopes to hold its first meeting soon.
If interested, contact:
Norma Walmsley Box 68, Wakefield, Que. J0X 3G0 (819) 459-2061
Naomi Black 28 Playter Blvd., Toronto, Ont. M4K 2W2 (416) 463-9252

CHRONIQUE: CONFERENCE

ISSUES FOR THE NEXT GENERATION

Linda Cardinal

With the Decade for Women at its end it is appropriate that the recent International Youth Year conference "Issues For The Next Generation," held in Toronto this past August, provided a forum for discussion of the challenges facing the coming generation of feminists. The conference brought together 200 young students and activists (a third of whom were women) from forty countries to participate in six theme areas: Education, Environment, Development, Popular Culture, Work & Technology, and "Women's Issues."

Almost a conference in itself, the Women's Issues section was divided into five workshops corresponding to a number of areas of concern within the women's movement: development, peace, political participation, reproduction, feminist theory. Notwithstanding the diversity of subjects which came under the rubric of Women's Issues, there emerged a number of recurrent questions. Most notably, there was an evident preoccupation with the nature of feminism and its emancipatory project. From the outset, participants challenged the very title of the "Women's Issues" section and asserted that it was the specifically *feminist* perspective on those issues that should be made explicit. But perhaps more importantly, throughout the proceedings it became clear that there was no consensus on the very boundaries, nature and assumptions of feminism itself.

Many of these concerns crystallised in the workshop "Feminism: Challenges for Future Generations" and the impromptu feminist caucus which grew out of it. It served as a forum in which were addressed the following questions: what is 'feminism;' what is a feminist practice; what is a 'feminist politics;' and how do feminists practise their politics? In summarising the main presentations at this workshop, I want to draw out the

different ways in which they each contributed to raising and reformulating these questions. I should add that this is not a report on the conference, but rather my own attempt to draw some conclusions about the nature of the agenda for young feminists today.

In presenting her paper on "Hermeneutics and Feminism," Jacqueline Taylor, a student at the University of Chicago, opened the discussion with a number of philosophical-political proposals. Based on her observation of the depreciation of the role of women in the family, she employed hermeneutic methods to reinterpret women's culture with a view to reasserting the value of traditional female roles, such as 'caring,' nurturing, sensitivity. She argues that the fact that these values are produced in a patriarchal society should not keep us from seeing in them a dimension that could be added to an emancipatory vision of human life.

While this question of the traditional role of women and the nurturing values they bring to civilization has always been an important element of feminism, it continues to provoke considerable discussion. Should the idea of a 'feminine nature' be integral, or even central, to a feminist philosophy? And, can 'feminine values' be integrated into a general project of human emancipation? By basing its reasoning on an already-constituted human nature, this approach masks the role of socialisation in the determination of sexual roles, and thus constructs women as a natural category rather than a political one.

In my presentation, "New Developments in French Feminism," I sought to highlight attempts by Genevieve Fraisse to bring a new, more analytic, perspective to the understanding of feminist thought. The emergence of this approach corresponds to a growing interest in the history of feminism as a social and political movement with a diversity of doctrinal manifes-



tations. Taking the plurality of feminist perspectives as her point of departure, Fraisse suggests we undertake a critical re-reading of the classic texts with a view to examining the philosophic and political bases of feminism. The merit of this injunction is that it encourages us to take a distance from feminism itself and understand the nature of its discourse and its relation to the broader material and intellectual context. From this, Fraisse concludes that we should abandon the search for a feminist 'theory.' Neither the principles nor the ends of feminism are scientifically demonstrable; feminism is a movement, not a scientific theory. Instead, she suggests, we should consider feminist thought as a system of political and moral argumentation. This also entails a revision in our understanding of feminist history. Women's history is the history of women, not history re-written from a feminist perspective. Women have a history insofar as they have, through their social and political activity, acted as historical agents. Women's history is in large part, then, the history of feminism. This revaluation too has its limits: in keeping with her profession as an historian, Fraisse is more interested in understanding feminism than in herself contributing to the reformulation of its thought; no particular emancipatory doctrine emerges from her analysis.

Gloria Ardaya, from Bolivia, in a presentation titled "Mujer Joven: discriminacion y participacion social," took the example of political participation in Bolivia to explore the role of women in political organisations. In Latin America generally, she argues, the feminist movement has been an invisible one. In progressive organisations, the feminist movement has had to take a position secondary to the struggle for socialist change; the Latin American Left has not allowed any place in its program for feminism. On the whole this has not been challenged by women. In Left-wing organisations women have passed from the status of a sexual object to the status of political object. One of her conclusions is that Latin American feminism would benefit from closer ties with feminist movements elsewhere. To what extent is this a possibility? The project of an international feminist movement must contend with the various, and sometimes considerable, cultural differences that separate women internationally. Western feminists have at times had to face the accusation of 'cultural imperialism' when they have acted on assumptions of universality. For Gloria Ardaya, though, that universality is unquestionable.

The invisibility of a feminist movement in Latin America raises certain important questions about the material conditions for the organisation of a feminist movement. Is an organised feminist movement specific to advanced capitalist countries? Is it in some ways specific to 'western culture?' How is feminism articulated with its broader cultural context?

In her presentation, "A Recent Project in International Community Development: *Les Femmes dans le Monde*," Kathleen Donohue from New York University in

Paris, used the example of a women's conference organised within the Parisian international student community to illustrate the potential for such a universalism. The variety of topics covered – which included debates on peace, sexual mutilation, women in the economy, the arts and literature, contraception in Ireland, the struggle of women in Islamic countries, the position of women in Japan, and so on – highlighted both the diversity of feminism, but also the commonalities. While it was intended to mark the conclusion of the Decade for Women, the fact that it was organised by students illustrated the desire of young women to set an agenda for continuing action. Their goal was also to demonstrate the potential for international solidarity among women, and to promote networks between feminist movements in different countries – particularly between the first and third worlds.

The last presentation focussed on the gulf between ideals and practice within the feminist movement in Toronto. Donna Scagliotti from York University argued that feminist organisations are exclusionary, and thus incapable of regenerating themselves. The evolution of hierarchies within feminist organisations, the establishment of informal and invisible structures of power, and the absence of open discussion on the principles of feminism – all contribute to this closure and atrophy. Feminist organisations should practise the principles they preach, and conduct themselves along the lines of consensual democracy. Are the established feminist groups representative of young women today, she asks?

The discussions at the "Issues For The Next Generation" conference seem, if anything, to attest to the continuity of feminist concerns. There is an increasing need to clarify the political direction of



feminism and the nature of feminism's contribution to social change. Taking the principle of "the personal is political" as its fundamental tenet, the feminist movement has, since the sixties, articulated its politics around the idea of 'sisterhood' and 'consciousness-raising.' But this can only be one step toward the construction of a feminist project. The proliferation of feminisms has deepened and widened the original liberal critique of masculine society, but its very diversity raises difficult questions about the nature of a feminist politics. Does feminism have a viable alternative to the campaign for the insertion of women into an otherwise unchanged social system? Do the criticisms put forward by radical feminists constitute an effective political project? Must feminism harness itself to other emancipatory movements, such as the socialist one? Should feminism be acting as the nucleus for an alliance of alternative social movements?

Linda Cardinal is a Doctoral Student in Sociology at the École des Hautes Études en Sciences Sociales in Paris. She thanks A. O'Reilly for providing her with conference notes and A. Fenna for preparing this translation.

from SINISTER WISDOM: a special double issue (#29/30)



THE TRIBE OF DINA:

A JEWISH WOMEN'S ANTHOLOGY

EDITED BY: MELANIE KAYE/KANTROWITZ – IRENA KLEPFISZ

FICTION • ESSAYS • ART • POETRY • PHOTOGRAPHS • TRANSLATIONS • INTERVIEWS
WITH ISRAELI PEACE, CIVIL RIGHTS, FEMINIST ACTIVISTS • BOBE MAYSES • SECULAR JEWISH
IDENTITY • BECOMING A RABBI • GROWING UP IN ARGENTINA, CHINA • SEPHARDIC IDENTITY
• SURVIVING THE HOLOCAUST • ANTI-SEMITISM & RACISM • JEWISH LESBIANS • RADICAL JEWISH
WOMEN'S HISTORY • YIDDISHKAY T • JUDAISM & FEMINISM • JEWISH FOOD •

ISBN 0-931103-02-9 • 1985 • 288 pp. \$8.95 • Add \$1/postage

SINISTER WISDOM Subscription: 4 issues yearly \$14.00

SINISTER WISDOM BOOKS • p.o. box 1308 • Montpelier, VT 05602

CHRONIQUE:

MUSIQUE

ENTREVUE AVEC SUZANNE JACOB: "LE TÉMOIGNAGE DE LA DIFFÉRENCE"

Céline Messner

Suzanne Jacob n'en est pas à son premier spectacle, en effet, depuis une quinzaine d'années elle a donné de nombreux récitals autant au Québec qu'en Europe et a endisqué la plupart de ses chansons. Mais voici qu'elle s'engage dans une voie, dans un concept de spectacle totalement nouveau, inédit, voire même bizarre, qu'elle nous présentait du 28 janvier au 16 février dernier, à l'espace GO du théâtre expérimental des femmes à Montréal. Mais pourquoi un spectacle "Autre," pourquoi cette vision originale, cette version du monde totalement différente?, pourquoi présenter un "show" qui n'a rien à voir avec ce que l'oeil veut voir, l'oreille veut entendre, le corps veut sentir? De toute évidence, Suzanne Jacob a le goût du risque, de l'aventure, du plongeon; à certains moments, le spectateur en arrive même à se demander s'il s'agit bien d'un véritable spectacle ou si il assiste à une traversée de quelque mer intérieure, dans un monde peuplé par l'inconnu. J'ai voulu connaître les réponses aux interrogations que son spectacle "Autre" a suscité, et c'est avec chaleur et spontanéité qu'elle me livra quelques unes des clés de l'énigme . . .

Malgré qu'il s'agit d'une chronique "Musique," il était résolument inévitable de passer à côté du fait que Suzanne Jacob est aussi écrivaine, elle s'est fait connaître avec son roman à succès *Laura Laur* (publié aux éditions Du Seuil à Paris). Je lui ai donc demandé tout d'abord de se définir, ou plutôt de choisir quel mot la définissait le mieux entre musicienne, écrivaine ou chanteuse; elle affirme qu'aucun de ces mots-là ne peut la définir actuellement: "je suis en écriture, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas écrivaine ou musicienne qui est la définition, mais c'est 'écriture' qui devient la définition, en ce

sens, la définition s'élargit, elle devient plus globale." Elle ajoute: "la scène aussi bien que la feuille aussi bien que l'espace sont devenus tous des espaces d'écriture, le corps et la voix sont devenus de l'écriture pour moi, le changement est important puisqu'il délimite des concepts entièrement nouveaux qui n'ont rien à voir avec l'écriture de spectacle que l'on pratique habituellement; j'avais besoin de m'exprimer par le corps autant que par la voix." La nécessité, L'urgence de trouver des voies entièrement neuves de spectacles la tenaillait depuis un bon moment, Suzanne Jacob songeait même à abandonner complètement la scène. L'idée de répéter la formule récital à vie l'empêchait d'évoluer, elle voulait à tout prix sortir de "la petite boîte," et pour employer ses propres termes: "j'en avais marre de faire l'hôtesse de l'air," et répéter inlassablement les stéréotypes véhiculés par la "maudite machine" du showbusiness.

Il fallait donc faire rupture avec les références et risquer le tout pour le tout, trouver une manière originale et personnelle d'habiter la scène. C'est ainsi que le hasard l'amena à rencontrer Marion Moreau, une chorégraphe qui était à la recherche d'un écrivain qui pouvait s'intégrer à un spectacle de danse comme parole. Suzanne Jacob tente cette première expérience à travers les gestes millénaires des femmes et c'est le coup de foudre pour cette forme d'expression globale, pour cette musique qui laisse plus de liberté parce que dépouillée des références. Quatre mois plus tard, son spectacle "Autre" était écrit et présenté une première fois à Paris. Les réactions sont violentes . . . et partagées, mais suffisamment claires et stimulantes pour que Suzanne Jacob récidive et monte le spectacle à Montréal, assistée de Marion Moreau à l'orchestrique et de Marc Moreau à la musique électro-acoustique.

Un phénomène de spectacle affranchi

de la tradition est lancé: "l'orchestrique." Suzanne Jacob explique: "le spectacle se définit mieux par la soustraction que par l'addition, en effet, puisque je n'y suis ni chanteuse, ni musicienne, ni écrivaine, ni danseuse, mais tout ça à la fois." Pas simple à comprendre "l'orchestrique," pas simple non plus pour le public qui doit "désapprendre" à regarder un spectacle, autrement dit, qui doit se sevrer des images habituelles:

L'orchestrique, ce n'est pas une chorégraphie, ce n'est pas uniquement une chorégraphie, ce sont des gestes puisés, tirés de mon inconscient, puis développés dans l'espace d'une façon embryonnaire mais que l'on répète plusieurs fois pour mieux les définir et finalement pour les ÉCRIRE: malgré les apparences, ils ne sont pas l'effet du hasard, ils puisent leur origine dans le quotidien, dans les gestes ordinaires de tous les jours.

Il s'agit d'une vision, d'une expérience commune à tous, celle de notre petite enfance, de 0 à 2 ans, avant que l'on comprenne la langue et que notre perception y soit enfermée. Les gestes exprimés dans le spectacle "Autre" transcendent les cultures et les âges et nous donnent l'impression de réunir l'inconscient universel des femmes en rejoignant un vécu qui nous appartient en propre. "L'orchestrique" est au-delà de la langue et des mots, au-delà du chant et de la musique, en cela, il rejoint le projet de la poésie. Il transcende également les thèmes en faisant appel à notre intuition et en nous permettant de choisir, en tant que spectateur, NOTRE forme de réception à ce qui se passe sur scène.

Suzanne Jacob est fascinée par l'inconnu et l'insolite, c'est ce qui lui permet d'avancer. Sa démarche, sa recherche de jonction intérieure trouve sa force dans les différents palliers d'expression réunis dans son spectacle: "trois partitions sont émises en même temps, au même moment: la voix, le gestuel,



Suzanne Jacob

Credit: Louise Lemieux

l'énergie, toutes les trois sont sur le même pied et participent à l'équilibre." Suzanne Jacob s'inscrit dans l'action,

dans le mouvement et dans une volonté d'inverser l'ordre établi, le pré-fabrique, "je ne m'inscris pas dans le discours

féministe, mais dans l'acte; les femmes qui m'apportent une chose sont des femmes qui ont fait des choses." "Si on se situe dans un temps global, dans une époque globale et tout, toute femme qui continue, qui rompt encore, à nouveau, avec les comportements entendus, réguliers, et qui pratique, vit la continuité des ruptures dans un destin, produit un exemple, un modèle de ON PEUT." Dans cette optique, S.J. est d'abord une féministe de la "rupture" avant d'être celle des alliances.

Elle souhaite que les femmes engagées dans le domaine du spectacle et de la musique sortent de leur "enfermement" et expérimentent toutes sortes de possibilités. "Elles sont là pour apporter et transmettre un message complètement nouveau alors que tous les musiciens en arrière d'elle sont là pour envoyer des 'passes' qui te disent le contraire, la situation est horrible et les femmes doivent renoncer au système et en créer un autre." L'essentiel de ses convictions est là: modifier, changer, créer et évoluer . . . pour enfin grandir.

Quoi qu'il arrive, Suzanne Jacob ne renoncera plus jamais à sa différence.

CHRONIQUE: CINÉMA

FEMMES, FILMS, FESTIVALS . . . 1985 L'ANNÉE DE TOUS LES TRIOMPHES

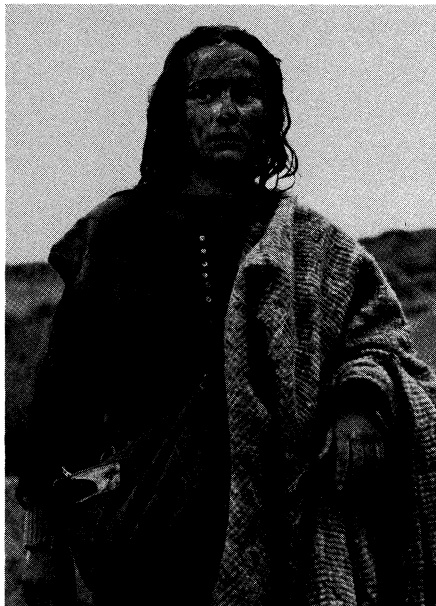
Simone Suchet

L'année festivalière 1985 s'est terminée, à Venise, sur un beau doublé féminin puisque c'est là que nous avons assisté au triomphe de Marion Hänsel et de Agnès Varda ainsi que de leurs actrices. Pourtant c'est, en Berlin en février, sous un froid glacial, que la fête avait commencé. Très bien pour les femmes d'ailleurs puisque c'est plus de cinquante films (courts et longs métrages réunis) qui y ont été présentés, soit un peu plus du quart du nombre total de films sélectionnés, sans nul doute un record absolu. Et à la place d'honneur, le très beau film de la québécoise Léa Pool *La Femme de l'Hôtel* qui fut accueilli avec enthousiasme par la presse et le public berlinois. Très remarqué également

bien que fort controversé, le dernier film d'Helma Sanders-Brahms, *L'Avenir d'Emilie* qui raconte la relation passionnée qui unit une mère à sa fille. Le film se déroule dans une maison au bord de la mer tout au long d'une nuit où les passions trop longtemps contenues et soudain exaspérées éclatent soudain. La mise en scène extrêmement élégante de Helma Sanders Brahms glisse sur l'apparence des choses et des êtres alors que des dialogues incisifs et littéraires vont les déchirer au plus profond d'eux-mêmes. À Berlin, il y avait aussi le tout premier film de Charlotte Silvera, *Louise, l'insoumise*. Ce film chaleureux nous présente un univers peuplé de beaux et authentiques personnages. Louise, tout d'abord, une douzaine d'années et déjà une forte

personnalité. Elle est juive et, à peine rentrée de Tunisie, elle vit dans un HLM triste et froid sur laquelle sa mère possessive, autoritaire et effrayée de tout, règne en monarque absolu alors que le père machiste et lâche ne fait qu'y passer sorte d'ombre fuyante. Louise étouffe et elle se révolte à sa manière – c'est à dire en transgressant les interdits – l'interdit religieux par exemple, en se délectant d'une choucroute en conserve – ce qui nous vaut une des scènes les plus délicieusement cocasses de ce film plein de charme, drôle et grave à la fois.

Cannes, lovée au creux de la Méditerranée, c'est en termes cinématographiques la consécration d'où le simple fait d'y être invitée constitue un véritable honneur . . . alors, on peut à tout juste titre parler d'exploit si, comme Susan



Scene from "Sans Toit ni Loi"
Credtit: Ciné-Tamaris (Paris)

Seidelman, on réussit à soulever la Croisette d'enthousiasme et à déclencher son fou rire. *Desperately Seeking Susan*, mettant en vedettes le tandem explosif Madonna et Rosanna Arquette est une comédie menée tambour battant qui met en présence Roberta, une jeune bourgeoise, un peu coincée qui s'ennuie auprès de son mari friqué et tristounet et Susan, une jeune bohème gentiment délurée qui vit au hasard de ses rencontres et de ses humeurs. Suite à une série de mésaventures toutes plus désopilantes les unes que les autres, Roberta sera prise pour Susan à moins que ce ne soit tout bonnement le contraire! Le scénario ménage sans cesse des surprises réjouissantes et les deux interprètes sont éblouissantes de spontanéité, de joie de vivre et de saine beauté. Fina Torrès qui s'est mérité la Caméra d'Or pour *Oriana* travaille dans un tout autre registre, celui des nuances et des non-dits. Marie, qui vit en France depuis plusieurs années, retourne dans son pays natal le Venezuela, à la suite du décès de sa tante Oriane parce que cette dernière lui a laissé son hacienda en héritage. Au hasard des fragments d'une existence dispersée ici et là, Marie redécouvrira le souvenir de vacances lointaines ainsi que le secret de sa tante. Ce film délicat et plein de nostalgie trouble nous séduit grâce à une mise en scène raffinée. *Lieber Karl* de l'autrichienne Maria Knilli joue aussi sur les nuances et la beauté des choses non dites. Peu de dialogues mais des images fortes et d'une puissance suggestive saisissante. L'action est resserrée autour

de trois personnages principaux: un adolescent timoré et ses parents trop et mal aimants. Le film se lit comme un poème dont la dernière image – Karl entouré de flammes, nu devant un miroir et esquissant un timide geste d'amour sur son corps frêle – exprime bien toutes les difficultés qu'il a à se sortir de son adolescence et à s'accepter tel qu'il est. À Montréal où la ronde des Festivals se poursuivait, on a surtout remarqué *Amère Récolte* de Agnieszka Holland, polonaise émigrée en RFA. Ce film qui vibre d'une très grande sensibilité et d'une profonde humanité raconte la liaison tumultueuse qui unit, pendant l'occupation allemande de la Pologne, un fermier vieillissant et une jeune juive, étudiante en médecine. Le film abonde en plans rapprochés et la caméra fouineuse scrute les sentiments contradictoires qui déchirent ces personnages désemparés. Le film est admirablement interprété par une Elizabeth Trissenaar toujours juste et émouvante et par un Armin Mueller-Stahl tout simplement génial. Dommage qu'à côté de ce film fin, se soit trouvé un torchon d'une violence inouïe et d'une complaisance du pire mauvais goût signé Penelope Spheeris et intitulé *The Boys Next Door* qui, sous le prétexte respectable d'analyser le phénomène des meurtres en série n'est qu'un lamentable et méprisable ramassis de scènes aussi inutiles que racoleuses. Il y avait aussi *Sacred Hearts* de la britannique Barbara Rennie, un film subtil et tendre qui analyse avec finesse les troubles de l'adolescence face à la guerre, l'injustice, la contrainte, l'intolérance qu'elle soit religieuse ou non. L'histoire se déroule dans un couvent-orphelinat catholique en 1939 et oppose Maggie et Doris, deux adolescentes qui auront une influence déterminante l'une sur l'autre. Le ton est réservé, toujours juste, et la mise en scène suffocante (couleurs sombres; plans rapprochés; cadrages étroits) rend très adroitement cette atmosphère d'interdits et d'entraves à la liberté de penser et d'agir.

C'est à Venise qu'a pris fin la ronde festivalière. Venise qui a marqué le triomphe incontesté et incontestable de deux réalisatrices et de deux actrices hors du commun. Le Lion d'Argent est allé au duo Jane Birkin (actrice) et Marion Hansel (réalisatrice) pour *Dust*, un film austère tiré d'un roman de l'écrivain sud-africain J. M. Coetzee. Cette histoire d'amour et de haine, de domination et de passion se déroule dans une ferme esseulée, per-

due en plein milieu du désert sud-africain et oppose une fille et son père et un couple de serviteurs noirs. Le film est littéralement porté par l'immense talent de la grande Jane Birkin qui, non maquillée, cheveux tirés, vêtue de noir, fait une composition saisissante. Une actrice formidable qui s'affirme de plus en plus comme capable de toutes les audaces et de tous les rôles, même les plus difficiles.

Le Lion d'Or a récompensé *Sans Toit ni Loi* et les talents conjugués de Agnès Varda (réalisatrice) et de Sandrine Bonnaire (comédienne). *Sans Toit ni Loi* est un film dur, à l'image de son personnage principal Mona, une vagabonde sale et déterminée, qui refuse toute concession à qui ou à quoi que ce soit et qui affirme à chaque pas sa liberté totale et absolue. Le film s'ouvre sur la découverte du cadavre de Mona pour partir ensuite à la rencontre de ceux qui l'ont connue. Le film mélange habilement fiction et documentaire, acteurs professionnels et non-acteurs et réussit à aller chercher l'émotion au plus profond de chaque spectateur. La forme admirablement maîtrisée – des travellings majestueux qui suivent Mona pour se poser sur un élément de paysage ou de décor; une lumière crue et découpée et l'interprétation sans faille de Sandrine Bonnaire qui sait être Mona... un point c'est tout. Elle est Mona.

L'année 1985 est terminée... elle a été ponctuée de succès éclatants pour les femmes dans le domaine du Septième Art... et nous pouvons parier qu'elles n'ont pas dit encore leur dernier mot...

Simone Suchet est membre de l'Association québécoise des critiques de cinéma. Elle est notre correspondante à Paris pour notre chronique sur le cinéma.

Independent recordings by
Canadian women
available by mail
from:

Notable Women
records & tapes

Please write for a FREE copy of our
1986 catalogue:

Box 3204 S1M. P
Thunder Bay, Ontario
P7B 5J8
(wholesale enquiries welcome)

CHRONIQUE:

CINÉMA

'TOPOS (LIEU)' PAR ANTOINETTA ANGELIDI

Jocelyne Poirier

In strange places you see a series of elements. Here for example some paintings become a point of reference. These paintings constitute familiar worlds. Recognition of a world or of scattered elements which exist within you, but which have been unidentified until then. So you begin to construct a world in your image. Fragments or layers of the past, in the light, the colours, the places, the movements of the persons, the stones made up again, put together without regard to the years.

Time revokes itself, while at the same time, the film gives many elements of time.

Many layers of the past, many layers of civilization. While the past occurs in many ways, at the same time it does not exist.

The space is bare, alive, it produces sensations. The film's optics are found on its side, they are not the optics of persons. The film's space is the body, it sees, it listens, etc.

Narration becomes the relationship of the images among themselves and with the sound. Associations are produced. The film writes itself – it changes – as the writing progresses. The film is the transparency of a course and at the level of the narration of an experience and at the level of its self-construction.

Round the moment of the difficult passage, jostle the desires of the persons who constitute the different aspects of the test.

You are forced to remake the world from the beginning/you attempt repeatedly to enter the pictures, whole pieces come out of them/the persons are convulsed following the geometry of feelings. Towards the end they begin to accept a part of the qualities of others and so acquire their independence and resign.

At the end of the film a new space is formed. The image breaks up, and yet these fragments have greater unity than the previous unified spaces, they reshape a universe. The pieces from the pictures finally comprise a unified universe, the memory's mechanism is restored.

(Texte de présentation accompagnant le film)

Lieu (titre original: *Topos*), film réalisé par Antoinetta Angelidi,¹ est la mise en scène d'un univers presque exclusivement féminin: un lieu fascinant d'étrangeté et de familiarité. *Lieu* est avant tout un film aussi complexe que le suggère son titre:

"Un LIEU d'images, et ce terme de *lieu*, très courant, est ce qui me paraît poser le plus de questions. Qu'est-ce qu'un lieu?"²

À la complexité de la notion, à la polysémie du signe, Antoinetta Angelidi a fait correspondre trois types d'utilisation de l'espace en incluant dans son "lieu" cinématographique celui du théâtre et celui de la peinture.

Au fil des périodes et des mouvements, bien des cinéastes dits d'avant-garde ont fait de telles tentatives avec plus ou moins de succès. Ce qui particularise ce film, c'est qu'il n'est ni statique ni didactique; ni du théâtre filmé ni la simple transposition d'oeuvres picturales à l'écran. On ne sent pas l'utilisation opportuniste de procédés à la mode, ni

l'intention de provoquer ou d'étaler sa culture comme savent si bien le faire les Raoul Ruiz et Jean-Luc Godard. Antoinetta Angelidi me semble réussir là où bien d'autres ont échoué.

Lieu fait d'abord penser au théâtre par ses décors artificiels, les costumes, le maquillage et le jeu de ses actrices et de ses rares acteurs, lequel ne donne ni dans le vraisemblable d'une fiction ni dans celui d'un documentaire. On retrouve l'ambiance d'une représentation théâtrale – non l'atmosphère du cinéma. Mais la qualité de l'image permet d'aller plus loin que ne le permettrait la simple transposition d'un médium dans un autre. "Rappelons qu'au théâtre, on a sans arrêt la vision globale de la scène tandis que le cinéma nous propose sans arrêt des bouts d'espace, des bouts de points de vue, et aussi des bouts de durée réelle, qui sont recomposés pour reconstituer en principe de l'espace et du temps global" (Michel Chion).

Lieu nous donne la sensation d'avoir une "vision globale de la scène." Le point de vue semble stationnaire, comme si la caméra ne bougeait pas (comme au théâtre, où la distance entre nous et la scène est constante). Cet effet est vraisemblablement obtenu grâce à une forte tendance à l'homogénéisation des plans, probablement de demi-ensembles (lesquels situent les personnages dans le décor).

Dans ce film, les plans, le cadrage donnent l'illusion d'une scène; le rythme est lent, les plans sont longs. On a l'impression de la *durée réelle* des événements et non celle de ces "voyagements" dans le temps et l'espace cinématographiques produite par les prouesses de la caméra, l'utilisation de différentes grosseurs de plans, les effets spéciaux, le montage, etc. Le lieu créé se défait et se refait, les personnages semblent entrer et sortir de scène, le lever et la chute du rideau étant simulés par des effets d'éclairage. La réalisatrice s'est aussi



Scene from "Topos (Lieu)"
 Credit: Festival International du Nouveau Cinéma et de la Vidéo (Montréal)

inspirée de la peinture, de toute évidence: plusieurs noms de peintres sont mentionnés au générique.

On se rend bien compte du souci du détail dans le choix des éléments de la composition. Une grande importance est accordée aux lignes, aux motifs visuels et aux correspondances entre les couleurs, les formes et la bande sonore. Mais Antoinetta Angelidi semble composer ses tableaux au fur et à mesure, plan après plan, comme si le mouvement se créait de lui-même, à l'intérieur du cadrage, soutenu par l'appareillage technique mais non provoqué par lui. Il me semble que le mouvement et la continuité sont souvent rendus par les légers recadrages qu'entraînent les déplacements de personnages et les modifications de l'éclairage et du son.

Image après image, tableau après tableau, scène après scène, *Lieu* construit un univers étrange, à l'écart de la nature et du vraisemblable cinématographique. Cet univers est habité, en très grande majorité, par des personnages féminins. On pourrait dire que dans ce film tout est objet, en incluant les actrices (et acteurs) et que tout est vivant, en incluant les éclairages et les sons.

La réalisatrice crée des équivalences très inhabituelles entre images et sons (il faudrait entendre le son associé à un berceau, par exemple); la voix sert au bruitage comme à la parole; toute une scène est maintenue par un bruit de respiration. Le tout donne l'impression que le son est autonome. Des change-

ments d'atmosphère sont faits par la mise en relief ou le retrait d'éléments du décor au moyen du seul éclairage (pendant le visionnement, sans changement de cadrage, ce qui est inusité au cinéma). Ces jeux de voilé/dévoilé permettent le visionnement en simultané d'espaces et de temps différents (exemple: intérieur et extérieur, époques différentes).

Les actrices, vêtues de costumes de différentes époques et d'âges variés, se croisent comme si le film était une tentative de réunir plusieurs siècles en quelques images, niant ainsi le temps objectif, social, historique, extérieur. Cette autre réalité est un lieu étrange mais aussi, un lieu familier. Il est dit, dans *Lieu*: "La terre natale n'est pas le lieu où nous sommes nées." Il est question, dans le texte de présentation accompagnant le film, de "Recognition of a world or of scattered elements which exist within you, but which have been unidentified until then."

Cette vision de la réalité n'a sans doute d'équivalences que dans des oeuvres de femmes. Certains rapprochements pourraient être faits avec des textes de Louky Bersianik et notamment de Mary Daly:

Nous sentons intimement que nous sommes "d'un autre pays." Or ce pays semble n'être nulle part . . . C'est sans doute dans une autre dimension que le "monde entier" est le pays natal des femmes . . . cette lutte serait dépourvue de sens si elle n'avait pour but de parvenir jusqu'à notre arrière-pays, cette terre située au royaume de la profondeur ontologique, dans

*l'espace/temps des pouvoirs d'une aura en pleine expansion.*³

Il y aurait encore beaucoup à dire du film d'Antoinetta Angelidi. *Lieu* est un film complexe qui exige des connaissances dans plusieurs domaines et ne se livre pas facilement. C'est une oeuvre difficile qui demanderait bien d'autres visionnements.

¹Grèce, 1985. Présenté dans le cadre du Quatorzième festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, Montréal, 17-27 octobre 1985.

²Michel Chion, "Les chiens de faïence," *Protée*, vol. 13, no. 2 (été 1985), p. 8.

³Mary Daly, *Notes pour une ontologie du féminisme radical*, traduit par Michèle Causse, Montréal, L'Intégrale, 1982, p. 7-8.

Jocelyne Poirier a fait des études en scénarisation à l'UQAM, en cinéma à Concordia, en études féministes à l'Institut Simone de Beauvoir.



102, BOULEVARD RIEL, HULL,
 QC. J8Y 5Y2 (CANADA)

Périodique consacré à la littérature de l'étrange et à l'information: Fantastique/Science-Fiction et de parution bimestrielle. Abonnement: 6 n°s pour 8\$. (chèque ou mandat au nom de Pierre D. Lacroix).

CHRONIQUE: LITTÉRATURE

DE L'OEIL À LA PLUME: LA NOUVELLE RECHERCHE

Jacqueline Hogue

Depuis quelques années, nous assistons – et participons – à un phénomène fascinant, celui de la production massive d'ouvrages de femmes parlant d'autres femmes. Ou d'elles-mêmes. La peur, la gêne, l'ignorance les ont quittées.

Les femmes se font désormais historiennes, biographes, analystes, polémistes même. Elles refusent le silence de l'Histoire qui s'amuse encore à nier l'existence de leurs aînées; elles dénoncent l'imposture de la critique officielle qui passe son temps à comparer tel texte, tel tableau, tel film à l'autre, signé par un homme.

Patiemment, amoureusement, elles corrigent, rectifient, ajoutent, retracent et mettent à jour. Reprenant l'analyse, ou l'articulant de toutes pièces, elles se moquent bien d'être taxées de savantes et de précieuses. Elles ne sont plus ridicules. Ne l'ont jamais été.

Invention malsaine, malhonnête que cette double appellation qui fait encore, parfois, rigoler le parterre. Et quelques femmes inconscientes! Cher Molière! Il a pourtant eu ses siècles de gloire. Faudrait peut-être qu'il se taise sur ce sujet, humiliant pour nous. Et, tout compte fait, dépassé. Le masochisme légendaire des femmes est bel et bien fini. Également la caractéristique banale ou péjorative qui tient lieu de classement: celle d'amie de Maurice Scève et de Clément Marot pour Louise Labé, de maîtresse (parmi d'autres) de Voltaire pour madame du Châtelet, de "maman" de Rousseau pour Louise d'Épinay, de collaboratrice de ce monsieur Willy pour Colette.

Pourtant, leur époque avait souligné leur talent, l'originalité de leur démarche. De leur art. Mais la tradition et surtout l'université les ont vite écartées des programmes de cours. Donc de la connaissance. Je pense, ici, à l'histoire littéraire ou à l'Histoire tout court.

Et leurs oeuvres ont subi une inquiétante réduction, par exemple celle

de l'amour de Colette pour les bêtes et les paysages, du goût des larmes pour la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, ou de *La Mare au Diable* de Georges Sand. Comme si elles étaient les seules à pleurer en vers ou à écrire des romans paysans! Il a fallu attendre une Colette "télévisée" pour découvrir une femme brillante, courageuse, extravagante, géniale, celle dont nous avons le goût de lire le texte intégral et les oeuvres complètes. Non les versions édulcorées des manuels pour jeunes filles rangées (pour ne pas dire attardées), Lagarde, Michard *et al!*

Ces femmes ont produit des ouvrages qu'il s'agit, pour nous, de lire pour leur originalité et leurs qualités propres, et non en les comparant à ceux de leurs collègues ou de leurs compagnons de lit! Des siècles de culture transmise par des petits maîtres, si chevronnés fussent-ils, et gavés de misogynie, ont rendu ces derniers plus ridicules encore que toutes les Philamintes et les Armandes du théâtre de Molière. Celles-ci avaient au moins le courage de dénoncer la mainmise des hommes sur le savoir.

Or, viennent de paraître d'intéressantes biographies de femmes, entre autres, celle de Louise Labé, dite La Belle Cordière, de Lyon, poétesse et humaniste du XVI^e siècle que Karine Berriot présente avec intelligence.¹ La recherche est dense comprenant les oeuvres complètes, abondamment annotées. De l'oeuvre de Louise Labé, Claude Roy écrit dans *Le Nouvel Observateur*: "Ce qu'il y a de curieux dans les réactions mascu-

lines devant les grands accomplissements des femmes, c'est que les hommes (certains hommes) parviennent toujours à les retourner contre elles."²

Le journaliste et romancier français a raison. C'est véritablement une manie, une sorte de travers incorrigible que pratiquent trop d'auteurs à l'endroit des productions de femmes; ou, tout simplement, du récit de la vie de femmes. Pensons au best seller *À la française* de Joseph Barry.³ L'auteur nous entretient davantage des prouesses (?) d'un Voltaire vieillissant que du rôle de madame du Châtelet, traductrice de Newton. Il nous faut plutôt lire *Emilie, Emilie* de Elisabeth Badinter pour apprécier, à un niveau supérieur, cette femme à l'esprit scientifique qui ne fréquentait pas les encyclopédistes qu'à la seule fin de rencontres amoureuses ou de conversations d'alcôve.⁴ Même constat à l'endroit de Marie d'Agoult, amie de Liszt. Et la liste pourrait s'allonger à l'infini, nous le savons.

Voilà, pour tout dire, où mène l'honnête recherche.

¹Karine Berriot, *Louise Labé, la Belle Rebelle et le français nouveau*, suivi des Oeuvres complètes (Seuil).

²Claude Roy, "Louise Labé et la rumeur de Lyon", *Le nouvel observateur* (3-9 janvier 1986), p. 57.

³Joseph Barry, "À la française: Le couple à travers l'histoire," (Seuil).

⁴Elisabeth Badinter, "Emilie, Emilie l'ambition féminine aux XVIII^e siècle," (Flammarion).

SPECIAL DOUBLE ISSUE! International Coverage

FORUM '85 Nairobi, Kenya

Read about: • Film Censorship • Lesbian Controversy
• Middle East Conflict • Overview of the Decade
• New International Economic Order

Please send me _____ copies at \$6 each (includes postage)
 I would like more information about *Connexions*

Name _____

Address _____

City, State, Zip _____

Connexions-CW1, 4228 Telegraph Avenue, Oakland CA 94609 (415) 654-6725

